

Hommage à Jacques Bouveresse

Claudine Tiercelin

Assemblée des Professeurs. Collège de France. Dimanche 28 novembre 2021

« Avec les philosophes, il ne faut jamais craindre de ne pas comprendre. Il faut craindre énormément de comprendre. Mais il faut chercher à les comprendre, eux. ». Bien malin, pourtant, qui pourrait se vanter d'être sûr de « comprendre » celui qui nous a quittés le 9 mai et qui aimait lire et citer Paul Valéry¹. On pourrait croire, évidemment, à considérer sa carrière académique, de l'École normale au Collège de France, en passant par la Sorbonne et l'université de Genève, et une vie entièrement dévouée à l'enseignement et à l'écriture, que la voie de Jacques Bouveresse fut celle, toute tracée, d'un cacique. Rien ne serait plus faux. Ce fils de paysans du Haut-Doubs, d'une famille de neuf enfants, n'était pas du type des héritiers, pour reprendre le terme du Collégien et si cher ami Bourdieu², que l'« écolier à Pergaud », allait fréquenter en débarquant du Grand Séminaire de Besançon à Paris³.

On sait l'aversion, et c'est peu dire, de ce Cacanien de tempérament – « qui justement, est presque tout sauf national »⁴ – pour le provincialisme et le nationalisme, sa conviction du caractère « cosmopolite » de la philosophie. L'un de ses textes ne s'intitulait-il pas : « Pourquoi je suis si peu Français » (mais qu'on serait fort mal avisé de ne pas entendre tout autant comme : « Pourquoi je suis si peu anglais », et plus encore, « Pourquoi je suis si peu américain »)⁵ ? On sait aussi cette politesse de la pensée qui le conduira à apprécier certains philosophes (Leibniz, Nietzsche), pour des raisons inattendues (en témoigne encore son livre posthume et sans concession sur les « foudres » de ce dernier et sur « l'aveuglement » de ses « disciples »⁶, sa « prédilection marquée pour les chemins peu fréquentés, les doctrines interdites et les auteurs mal famés »⁷ comme Oswald Spengler⁸, le poète Gottfried Benn⁹,

¹ Ici, dans *Analecta*, Gallimard, 1935, pp. 231-232.

² *Bourdieu, savant et politique*, Agone, 2003.

³ Pour les détails, voir ce que raconte Bouveresse dans *Le Philosophe et le réel, Entretiens avec J.-J. Rosat*, sous la direction de C. Chauviré, Hachette, 1998, pp. 9-10. Voir aussi mon article « Bouveresse dans le rationalisme français », in *La philosophie malgré eux*, Agone, 2012, pp. 11-34. <http://revueagone.revues.org/1072>.

⁴ *Essais II, L'époque, la mode, la morale, la satire*, Agone, 2001, p.31.

⁵ Texte paru en 1983 sous le titre « *Why I Am So Very UnFrench* », in A. Montefiore (ed.), *Philosophy in France Today*, Cambridge University Press, repris en français dans *Essais II, op.cit.*, 2001, pp. 185-216. Voir aussi « Y a-t-il des universitaires européens et peut-il y en avoir ? », *Passages d'encre*, n° 42 (mars 2011), Jean-Pierre Faye (dir.), *Le grand danger*. Repris sous le titre : « La philosophie nationale et l'esprit européen » dans Jacques Bouveresse, *À temps et à contretemps*, La philosophie de la connaissance au Collège de France. 2012, <http://books.openedition.org/cdf/2054>.

⁶ *Les Foudres de Nietzsche et l'aveuglement des disciples*. Postface de Jean-Jacques Rosat, Hors d'atteinte, « Faits et idées », 2021.

⁷ *Essais II*, 7.

⁸ Dont « il est étrange qu'il apparaisse si peu dans les discussions et les références » (*Essais II*, 85-86), peut-être parce qu'il « révèle de façon un peu trop voyante l'existence d'un nietzschéisme de droite (pour ne pas dire plus), autrement dit d'un phénomène dont les interprètes français les plus réputés n'aiment généralement pas beaucoup se souvenir » (*Essais II*, pp. 85-6).

ou encore Gottfried Keller¹⁰, le satiriste Karl Kraus que son professeur d'allemand au lycée Lakanal, le communiste Pierre Juquin lui avait fait découvrir, mais aussi sa fidélité à ces renégats positivistes du Cercle de Vienne, ou encore à Robert Musil¹¹.

Très vite – nous sommes dans les années 1960-1970 –, Bouveresse s'intéresse à des sujets jugés avec dédain par la quasi-totalité de ses contemporains, qui prisent plutôt les « matinées structuralistes », si drôlement racontées par Clément Rosset (1969). Le mot d'ordre est alors de ne pas lire au-delà de Nietzsche, de Marx ou de Lacan. A la rue d'Ulm, il est aux premières loges pour subir le mépris des althusseriens qui ne jurent que par « la lutte des classes dans la théorie », tiennent toute activité intellectuelle pour nécessairement politique, et jugent, au nom du prolétariat, que tout ce qui peut ressembler au positivisme logique, à la philosophie analytique, et à la logique tout court, est, une fois pour toutes, réactionnaire. Il retrouvera cette inspiration chez Derrida avec qui, toutefois, il rédigera plus tard un projet de réforme de l'enseignement de la philosophie qu'on se dépêchera, comme tous les autres, d'enterrer, un Derrida pour qui la logique, c'est la non pensée (*logica sunt, non leguntur*), le plus urgent étant de prolonger l'élan heideggerien, de déconstruire la métaphysique et tout ce qui s'ensuit. Bouveresse s'emploiera souvent, et pas seulement dans une veine satirique inspirée de Kraus et de Musil, comme dans deux de ses brillants essais de 1984 parus chez Minuit, *Le Philosophe chez les Autophages* et *Rationalité et Cynisme*, à stigmatiser « le comble du vide »¹² de ce que l'on appellera le « post modernisme », à faire le bilan des pertes subies à ses yeux par la philosophie française, et plus généralement par la culture de l'époque, sous les assauts des Anti-lumières existentialistes, post-structuralistes, puis post-foucauldien. Il en analysera aussi les effets chez Foucault, pour qui toute entreprise de connaissance est nécessairement une entreprise de pouvoir et d'obéissance à la police, prise dans les rets des normes les plus répressives. Encore récemment, dans son *Nietzsche contre Foucault*¹³, il reviendra sur ce qu'il juge être une confusion élémentaire, si bien analysée par Frege, entre ce qui est vrai et ce que l'on tient pour vrai. Dans un isolement quasi complet, qui lui vaudra d'être tenu essentiellement alors pour un « redresseur de torts » – il l'assumait –, Bouveresse préférera aux rivages de Königsberg, de Iéna et de

⁹ *Ibid.*, p. 79.

¹⁰ *Le danseur et sa corde. Wittgenstein, Tolstoï, Nietzsche, Gottfried Keller et les difficultés de la foi*. Agone, 2014.

¹¹ Voir notamment son grand livre : *L'Homme probable. Robert Musil, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'Histoire*, L'Éclat, 1993.

¹² Il n'est d'ailleurs pas le seul alors à le dénoncer. Voir le numéro de Critique n°392, 1980, qui porte ce titre, http://www.leseditionsdeminuit.fr/livre-Critique_n%C2%B0_392_Le_comble_du_vide-2482-1-1-0-1.html et son article « la preuve par zéro », qui lui vaudra, ainsi qu'à Jean Piel, un procès de la part de mon professeur de philosophie de terminale Jean-Marie Benoist...

¹³ *Nietzsche contre Foucault : sur la connaissance, la vérité et le pouvoir*. Agone, 2016.

Fribourg en Brisgau, se promener du côté de Vienne et de Cambridge et se plonger dans la lecture assidue de Russell, de Carnap, de Schlick et de Gödel¹⁴.

Après un mémoire consacré à la philosophie politique et à la philosophie du droit de Fichte, sous la direction de Raymond Aron, les centres d'intérêt de Bouveresse, sur lesquels sa curiosité a aussi été attisée par les cours donnés à Ulm en 1961, par Jules Vuillemin – qui conseillait aux agrégatifs de lire tous les grands philosophes jusqu'à Kant, puis après Kant : rien, sauf Frege, Russell et Wittgenstein¹⁵ – vont donc très vite porter sur ce qu'il est d'usage d'appeler « la philosophie analytique anglophone » dont d'aucuns diront qu'il est le « héraut »¹⁶, la logique, sur laquelle il s'entraîne auprès de Roger Martin et qu'il enseignera des années durant à Paris I, mais aussi la philosophie autrichienne. De tempérament aussi généreux et chaleureux que modeste, il faudra à Bouveresse bien des combats¹⁷, non pour imposer ces sujets, car cette conception militante de la vie intellectuelle était aux antipodes de la sienne, mais pour leur donner simplement droit de cité. Son combat fut politique, non pas – surtout pas – comme celui de ses contemporains qui entendaient subordonner la vie de l'esprit aux luttes partisans de l'époque, mais parce qu'il jugeait constitutif de la vie universitaire et du métier de professeur de se mettre au service, non pas d'une cause politique, aussi juste soit elle, mais d'abord, de la connaissance et de la vérité, et que le reste prendrait soin de lui-même. L'engagement politique se faisait ailleurs.

Il suffit de relire son premier livre de 1971, *La parole malheureuse* (Minit), pour y trouver déjà présents tous les thèmes ou presque de son œuvre, que reprendront les ouvrages pionniers, devenus depuis des classiques (parus chez Minit) : en 1973, *La Rime et la Raison*, en 1976, *Le Mythe de l'intériorité* : une réflexion sur les limites du langage en philosophie, qui justifie pleinement qu'on voie d'abord en lui, bien qu'il eût horreur du caractère restrictif de l'appellation, le « spécialiste » incontesté de Wittgenstein et de la « philosophie du langage », un proche aussi du positivisme logique, dont il ne cessera de vanter les « lumières »¹⁸ et de dénoncer les malentendus, tant à

¹⁴ Voir pour un rappel de cette période, le très bel hommage que rend Pascal Engel à celui qui fut aussi son maître, dans la Revue AOC du jeudi 13 mai 2021: «L'éthique en partage, en hommage à Jacques Bouveresse.»

¹⁵ *Le Philosophe et le réel*, p. 80-81.

¹⁶ Alain Badiou le qualifiera en effet de « héraut de l'hégémonie anglo-saxonne » (« *Infelix Austria*, L'Autriche ou les infortunes de la vertu philosophique », *Essais* II, Agone 2001, p. 120. Voir Alain Badiou « The Adventure of French Philosophy », « L'aventure de la philosophie française contemporaine », *New Left Review*, sept 2005 ; mais voir aussi Frédéric Worms, *La philosophie au XX^e siècle en France*. Gallimard, 2009.

¹⁷ Voir le numéro de *Critique*, 567-568, 1994, *Jacques Bouveresse, Parcours d'un combattant*, <http://www.leseditionsdeminuit.fr/livre-Critique-n%C2%B0-567-568-Jacques-Bouveresse-Parcours-d-un-combattant-2494-1-1-0-1.html>.

¹⁸ Voir encore en 2011, aux éditions Agone: *Essais VI. Les Lumières des positivistes*.

gauche qu'à droite¹⁹, entourant ses représentants (Carnap ou Reichenbach), émigrés aux États-Unis pour fuir les nazis. Incontestable aussi est l'enracinement de sa pensée dans la tradition autrichienne qui tranche, par la sobriété du style et par les thèmes, avec celle, si différente, de Heidegger, qui s'imposait alors en France ; outre l'attention aux pièges et limites du langage ordinaire, on y trouve aussi le souci de la logique, cet art formel de raisonner indispensable à l'exercice de la pensée, une analyse de la connaissance scientifique qui ne se mue jamais en idolâtrie de la science et des scientifiques, pas plus qu'elle ne réduit la question proprement *philosophique* de la justification des théories et des critères de leur acceptation rationnelle à leur inscription dans l'histoire et à leur contexte sociologique. Aussi attentif qu'il fût, lui aussi, comme Bachelard ou Canguilhem, à l'histoire des sciences, jugeant du reste incompréhensible l'opposition que voulaient voir certains entre l'épistémologie historique et la logique de la science telle qu'il la trouvait chez des philosophes des sciences comme Carnap ou Reichenbach, Bouveresse déplorait le tournant de plus en plus historique et sociologique de la philosophie des sciences, et ne fut jamais prêt à renoncer à la distinction entre ce qui relève de la genèse ou du contexte de *découverte* des théories, et ce qui a trait au contexte de leur *validité* et de leur *confirmation* objective (plutôt d'ailleurs que de leur *réfutation* dont il voyait, chez Popper, le risque sceptique qu'il faisait courir à la rationalité scientifique elle-même). Ces choix, leur articulation patiente et systématique, la fidélité à ces convictions et aux exigences éthiques constitutives de toute entreprise intellectuelle, d'un livre à l'autre, ne varieront pas.

Bouveresse contribua plus que tout autre à faire connaître l'œuvre de Wittgenstein, à en explorer toutes les dimensions, dans des livres pionniers qui ont marqué la culture philosophique, mais son univers intellectuel était infiniment plus vaste. C'était l'homme d'au moins quatre cultures : la philosophie, la littérature et la poésie, la science et la logique, la musique. Si les références à la philosophie anglo-saxonne abondent, des plus anciens (les empiristes classiques, Bertrand Russell, aux plus contemporains avec lesquels il noua un dialogue constant (Michael Dummett, Crispin Wright, Hilary Putnam), Bouveresse était bien plus ancré encore dans la tradition allemande et surtout autrichienne. Ses vraies références étaient Bolzano, Frege, Helmholtz, Mach, Boltzmann, Carnap, Schlick, Gödel, Reichenbach, les fondateurs du type de philosophie qu'allaient populariser les Américains. Et dans ce vaste domaine qui s'étendait de la philosophie à la littérature et à la poésie, à la science et à la logique, sans parler de la musique, à laquelle ce mélomane passionné, épris de Brahms plus que de Wagner, aura consacré trois de ses derniers livres (*Le*

¹⁹ « Mieux valait, même pour les marxistes, être un métaphysicien ayant des sympathies ouvertement nazies qu'un social-démocrate positiviste comme Carnap » (*Le philosophe et le réel, op.cit.*, p.73.)

*Parler de la musique*²⁰), on sent le germaniste épris de Lichtenberg, de Hofmannsthal, et plus encore de ses deux auteurs de prédilection, Robert Musil et Karl Kraus.

Mais chercher à « comprendre » le philosophe Jacques Bouveresse, c'est évidemment reconnaître que le philosophe d'Epenoy s'estimait tout autant héritier de la grande tradition française du rationalisme, incarnée en ces murs par ses maîtres Jules Vuillemin et Gilles Granger, mais dont il ne cessa d'admirer les multiples incarnations contemporaines chez Jean Largeault, ou encore chez l'ami fidèle du Chambon-sur-Lignon, Georges Canguilhem, chez Jean Cavaillès, et bien plus largement, chez des auteurs comme Cournot, Renouvier, Couturat, Jacques Herbrand, Jean Nicod, et dans toute la tradition classique de l'histoire de la philosophie.

On doit à Bouveresse d'avoir fait comprendre à nombre de jeunes philosophes français l'importance, pour la philosophie, d'auteurs analytiques contemporains devenus depuis des classiques. Mais, autre paradoxe, dans sa propre pratique, et servi, comme ses maîtres Vuillemin et Granger, par une érudition impressionnante en histoire de la philosophie, il a souvent préféré à l'exposé par thèses et arguments, le recours au commentaire serré des œuvres, la citation exacte, permettant, à partir du texte, de circonscrire - ce qui lui importait le plus en philosophie - tel ou tel *problème*. L'étendue et l'originalité de l'approche, dans le fond et le style, je dirais même le Grand Style, la distance ironique, voire la charge satirique, la résistance aux phrases et aux illusions que les philosophes, en particulier, entretiennent souvent sur leur compte, la netteté des choix et des refus au moins autant que des « thèses » systématiques, le privilège donné à la forme de l'essai, le disputent à la complexité et à la subtilité des analyses, quel que soit le secteur : en philosophie des mathématiques, où voyant les limites du platonisme qui occulte l'importance des démonstrations, il n'en défend pas moins un anti-réalisme qui ne se réduit pas à un pur conventionnalisme, parce que celui-ci ne permet pas de comprendre ce qui se joue dans la nécessité des propositions mathématiques ou dans ce que veut dire : « suivre une règle »²¹ ; en logique, où il est l'un des premiers en France (avec Granger) à voir la portée de la tradition de l'algèbre de la logique, et la fécondité de l'approche sémantique et sémiotique de Peirce, laquelle ouvre une voie différente de celle, majoritaire, inaugurée par Frege et Russell ; en philosophie de l'esprit encore, où dès les années 70 (voir *La Parole Malheureuse*), il mesure l'importance des réflexions sur les machines logiques, sur l'intentionnalité, sur le

²⁰ 3 tomes, L'Improviste, 2017-2020.

²¹ Voir en particulier *La Force de la règle. Wittgenstein et l'invention de la nécessité*, Minuit, 1987. *Rationalité et cynisme*, Minuit, 1984 ; *Le Pays des possibles. Wittgenstein, les mathématiques et le monde réel*, Minuit, 1988.

fonctionnalisme comme sur les limites que repéreront très vite leurs propres initiateurs, au premier rang desquels Putnam ; en philosophie de la perception, vers laquelle il s'oriente davantage que vers les sciences cognitives, parce que le wittgensteinien qu'il est, bien qu'attentif aux avancées en ce domaine, restera toujours un peu sceptique sur la possibilité de réduire complètement l'ordre des raisons à celui des causes, et sensible aux illusions que peut engendrer la lecture simple d'*images* « dans le cerveau » (qui ne veulent rien dire tant que l'on ne dispose pas des règles de leur interprétation), mais aussi, parce que, croit-il, c'est en se concentrant sur la nature de la perception, de son contenu, conceptuel ou non, ou encore sur l'action, qu'on a le plus de chances de comprendre comment le langage *s'accroche* au monde²². Bouveresse multiple les analyses encore et toujours en philosophie de la connaissance, en philosophie des sciences ou en philosophie du langage, avec un degré de précision, de clarté et de profondeur rarement atteint, quels que soient les concepts qui sont décortiqués : réalisme, fondement, règle, système, vérité, signification, nécessité ; mais aussi en consacrant beaucoup de temps à la place de l'école dans l'éducation, sujet qui importait tant à celui pour qui la philosophie s'entendait comme un métier, dont l'attention aux professeurs du secondaire aura été constante, et qui déplorait, tout comme Canguilhem, l'émergence et l'intronisation du philosophe-écrivain²³ - bénéficiant auprès des journalistes, d'un prestige bien supérieur à celui du philosophe enseignant - et trouvait regrettable, pour ne pas dire plus, la scission progressive entre la philosophie et l'enseignement, dont un des symptômes objectifs avait été, dans les sciences humaines, pour citer Canguilhem « l'augmentation du nombre de chercheurs accueillis et stabilisés par le C.N.R.S., Villa Médicis sans palais, sans jardin et sans contrainte »²⁴. On sait aussi l'importance qu'il attachait à la détermination de ce en quoi consiste le rôle du philosophe dans la cité, ses réserves sur la figure de l'intellectuel engagé, ses analyses fortement inspirées de Musil et de Kraus, sur le poids insolent des médias²⁵ et du « journalisme philosophique », ou encore sur la distance réelle ou apparente entre l'image commune et l'image scientifique du monde, qui devaient le conduire à des explorations minutieuses des registres scientifiques, éthiques ou religieux de la croyance, ou encore, du mode de connaissance propre à l'écrivain²⁶.

²² *Langage, perception et réalité*. Tome 1 : *La perception et le jugement*, Jacqueline Chambon, 1995. *Langage, perception et réalité*. Tome 2 : *Physique, phénoménologie et grammaire*, Jacqueline Chambon, 2004.

²³ A l'opposé de celle du « philosophe professeur » ou « éducateur », conception qui était celle de ses maîtres, Granger et Vuillemin, mais aussi de Canguilhem : voir ce qu'il dit dans la Préface à *Œuvres Complètes de Canguilhem*, tome 1, *Ecrits philosophiques et Politiques* (1926-1939), sous la direction de J.-F. Braunstein et Y. Schwartz, Paris, Vrin, 2011, à propos de la dette qui est la sienne envers ce dernier, et en particulier à l'« éducateur », p. 11-12) : une position proche de celle que défendait, en 1927, Thibaudet dans sa *République des Professeurs* (Préface à *Œuvres*, *op.cit.*, pp. 37-38).

²⁴ « Qu'est-ce qu'un philosophe en France aujourd'hui ? », Conférence du 10 mars 1990, à la Société des Amis de Jean Cavailles, parue dans *Commentaires*, vol. 14, n°53, printemps 1991, pp. 107-112, p. 107, cité par Bouveresse, Préface à *Œuvres*, *op.cit.*, p. 11.

²⁵ *Schmuck ou le triomphe du journalisme. La grande bataille de Karl Kraus*, Le Seuil, 2001.

²⁶ *La connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité et la vie*, Agone, 2008.

Bien que l'emprise et la séduction exercées sur lui par Wittgenstein l'aient toujours rendu méfiant à l'égard des systèmes métaphysiques grandiloquents, celui qui ne vit pas malice à ce que le terme « métaphysique » apparût pour la première fois dans l'intitulé d'une chaire de philosophie au Collège de France n'aura cessé d'aborder, en vérité, avec la distance et l'ironie requises, tous les grands problèmes de la métaphysique : qu'on se reporte à ses analyses tout en nuances sur Descartes et Leibniz et la création des vérités éternelles²⁷, sur ce qu'est un « système philosophique »²⁸, ou à ses derniers cours au Collège de France sur la nécessité et la contingence²⁹. Bouveresse, avec son œil anthropologique aiguisé, si soucieux de « regarder » et de « décrire », avant d'« expliquer » et plus encore de « juger », rappelait qu'il était plus facile de proclamer, à intervalles réguliers, la « fin » de la métaphysique que de venir à bout du « besoin » apparemment irrépessible de celle-ci (si bien perçu par Kant), ou de chercher vraiment à comprendre à quoi il correspondait, et il n'était pas hostile à l'idée qu'il pût y avoir une manière satisfaisante d'y répondre, sans sombrer pour autant dans le dogme ou dans le système (ce pourquoi il n'eut pas d'appétence pour les grands systèmes métaphysiques contemporains d'un David Lewis, d'un E. J. Lowe ou d'un David Armstrong) mais en redéfinissant peut-être à nouveaux frais la métaphysique, sa nature, ses objets, ses relations avec les sciences, et sa direction (qu'il distinguait soigneusement de la question du « sens »). Et il ne manquait pas une occasion de rappeler que si Carnap avait été aussi sévère en prônant le nécessaire dépassement de la métaphysique par l'analyse logique du langage, texte où il taillait en pièces celui qui prétendait néantiser le Néant, c'est surtout parce qu'en se réfugiant comme Reichenbach aux Etats-Unis, celui qui allait préférer à la déconstruction (l'*Abbau*) la construction ou reconstruction (*Aufbau*) logique du Monde, avait été présent, en 1929, comme du reste Jean Cavailles, aux *Deuxièmes Cours Universitaires de Davos*, dont l'un des objectifs majeurs était de réaliser, selon le mot de Cavailles, un « Locarno de l'intelligence », *Cours* qui avaient été marqués par la confrontation fameuse entre Heidegger et Cassirer. Carnap avait eu alors tout le loisir de mesurer le « tempérament de missionnaire ou de prophète » du premier, l'usage que Heidegger faisait du terme « métaphysique » quand il parlait par exemple du « destin historico-métaphysique » réservé au peuple allemand, les dangers de ce qu'on pourrait appeler la métaphysique politique et la politique métaphysique et

²⁷ Dans *Essais V. Descartes, Leibniz, Kant*, Agone, 2006.

²⁸ *Qu'est-ce qu'un système philosophique ? Cours 2007 & 2008*, La philosophie de la connaissance au Collège de France, <http://books.openedition.org/cdf/1715>.

²⁹ *Dans le labyrinthe : nécessité, contingence et liberté chez Leibniz. Cours 2009 & 2010*, La philosophie de la connaissance au Collège de France, 2012, <http://books.openedition.org/cdf/1785>.

les ravages provoqués par l'idéologie allemande portée en particulier par le futur recteur de l'université de Fribourg.³⁰

On a parfois reproché à Bouveresse de ne pas indiquer clairement quelles thèses au juste il défendait, tant son approche est avant tout soucieuse de ne pas participer à un système qui consacre autant de fausses valeurs et de nullités prises pour des génies, un peu comme, selon le mot de Lichtenberg, on prend les cloportes pour des mille-pattes, mais parce qu'on n'est pas capable de compter jusqu'à quatorze³¹, de dissiper les images séduisantes, les vertiges de l'analogie³², les pseudo-sciences comme la psychanalyse³³, les grands récits, l'histoire contée aux portes de la légende, et plus que tout, les illusions des philosophies tonitruantes.

Mais quand on le lit avec attention, il ne se départit pas de trois positions majeures : n'en déplaise à ceux qui voient parfois en lui un pyrrhonien, ou un pessimiste, le philosophe d'Epenoy est resté un *Aufklärer*, un défenseur de la raison, mais surtout parce qu'il jugeait nécessaire de répondre aux attaques dont elle faisait de tous côtés l'objet, et parce qu'il était convaincu aussi de la nécessité de sa « *reconstruction* » (à laquelle nous avons ici même consacré en mai 2013 un colloque³⁴), ainsi que des Lumières, en étant donc conscient de leurs limites, ce qui s'accompagnait chez lui d'un rejet tout aussi net du culte béat du progrès³⁵. Contre toute forme de relativisme, d'historicisme³⁶ et d'idéalisme, il défend un réalisme subtil, dans les sciences ou sur la perception. Enfin, l'approche en éthique de ce réaliste « naïf » et « désuet », qui doit beaucoup à Wittgenstein, à Peirce, à William James, mais aussi aux poètes et aux écrivains, va de pair avec un refus du rationalisme moral conjugué à une exploration fine des liens entre la raison et le sentiment. Bouveresse avait parfaitement compris qu'il est des conceptions si caricaturales et

³⁰ Sur tout ceci, voir « Carnap, Cavaillès, le Mouvement de la jeunesse allemande et la montée du nazisme ». Texte issu d'une conférence donnée le 10 décembre 2011 à l'ENS Ulm (Paris) devant la Société des Amis de Jean Cavaillès sous le titre « Carnap, Cavaillès, le Mouvement de la jeunesse et la montée du nazisme dans l'Allemagne des années trente ». Il poursuit, sur le contexte social et culturel de la formation des idées du Cercle de Vienne et sur les enjeux intellectuels et politiques de la critique de la métaphysique dans l'entre-deux guerres, une réflexion engagée dans l'essai « Carnap et l'héritage de l'*Aufklärung* » (Jacques Bouveresse, *Essais VI. Les lumières des positivistes*, Agone, 2011, p. 55-133). Voir aussi le grand livre de Michael Friedman *A Parting of the Ways, Carnap, Cassirer and Heidegger*, Open Court, Chicago and La Salle, 2000.

³¹ *Le philosophe et le réel*, op.cit., p.82.

³² *Prodiges et vertiges de l'analogie. De l'abus des belles-lettres dans la pensée*, Liber-Raisons d'agir, 1999.

³³ Voir *Philosophie, mythologie et pseudo-science. Wittgenstein lecteur de Freud*, L'Éclat, 1991 et *Herméneutique et Linguistique*, suivi de *Wittgenstein et la philosophie du langage*, L'Éclat, 1991.

³⁴ https://www.college-de-france.fr/site/claudine-tiercelin/symposium-2012-2013_1.htm. Publié dans <https://books.openedition.org/cdf/3570?lang=fr>

³⁵ Voir son livre de 2017 paru chez Agone : *Le Mythe moderne du progrès*.

³⁶ Voir ses critiques dans *Le Philosophe et le réel*, op.cit. p. 211. L'historicisme est « l'illusion qui consiste à croire que nous ne pouvons juger en toute chose qu'historiquement et que nous pouvons et devons le faire également pour notre propre époque. L'historiciste croit toujours pouvoir occuper une position qui lui permet de faire aussi cela. Il croit savoir où nous en sommes, du point de vue historique, parce qu'il sait comment nous y sommes arrivés. Mais il n'y a que les époques suivantes qui pourront dire à la rigueur où nous en étions réellement. C'est le genre de choses que justement, nous ne savons pas. »

apocalyptiques de la raison, ou qui réduisent celle-ci à une telle peau de chagrin, bref à une « rationalité de poisson séché », qu'elles en deviennent les meilleures alliées de l'irrationalisme³⁷. Malgré son extrême défiance à l'égard de la religion³⁸ (il n'était pas grand lecteur de Russell pour rien, bien qu'il lui préférât Wittgenstein), il ne cessa de prendre en compte la dimension éthique et religieuse de la vie humaine, de souligner, à l'instar de James ou de Putnam, la nécessité de « ne pas être sourd aux cris des blessés », même s'il y a fort à parier qu'il n'était pas prêt à en ramener le sens à la sensiblerie ou *Schwärmerei* victimaire envahissante du Siècle.

Malgré son isolement initial, Bouveresse a été lu, il est lu et sera lu, de plus en plus. S'il s'est toujours dépeint comme un penseur solitaire, son élégance naturelle, sa simplicité, sa générosité, son goût pour la discussion avec des groupes d'amis auront attiré vers lui, au fil des années, un nombre considérable d'étudiants et de chercheurs, qui n'étaient pas tous, loin s'en faut, philosophes. Ses grands livres, *Le mythe de l'intériorité*, *L'homme probable*, *Langage, perception et réalité*, ne sont que le sommet de l'iceberg. La liste de ses essais et articles, sa cinquantaine de livres donnent le vertige et font mesurer la diversité de ses intérêts, sa curiosité insatiable, la profondeur et la sensibilité de ses vues, l'immensité surtout de sa culture, où viennent miraculeusement cohabiter Cournot, Vuillemin, Carnap, Peirce, Wittgenstein, Russell, Frege, Bolzano, Boltzmann ou Helmholtz, Cavaillès, Canguilhem, les pragmatistes James, Putnam, mais aussi Descartes, Kant, Schopenhauer, Fichte, Husserl, ou encore, aux côtés de Lichtenberg, de Kraus et de Musil, des écrivains comme Valéry, ou T.S. Eliot³⁹. Son œuvre n'est pas seulement celle d'un savant, c'est aussi une œuvre de politique intellectuelle, à destination, notamment, de ceux qui ne sont pas assez attentifs au fait que « la philosophie n'est surtout pas faite pour se raconter des histoires et tenir un discours idéaliste et consolateur »⁴⁰ et qu'il « ne faut pas demander plus que ce dont on a besoin ». D'où son peu de sympathie pour les grandes théories philosophiques et les grandes constructions spéculatives dont la philosophie allemande a donné, au

³⁷ Voir aussi « Musil, Taylor et la modernité », in *La voix de l'âme et les chemins de l'esprit*, Paris, Seuil, 2001, pp. 308-310 : « Musil ne sous-estime évidemment à aucun moment le degré auquel les idéaux de rationalité, de liberté et d'autodétermination, que nous avons hérités de l'*Aufklärung*, sont devenus à un moment donné problématiques [...] La forme dégradée sous laquelle la tentative a été reprise au XIXe siècle ne pouvait qu'aboutir à un échec. Mais c'est justement parce que c'était une forme dégradée et rapetissée de façon plus ou moins caricaturale. L'échec ne peut donc justifier en aucune façon, la réaction, qui ne reconnaît pas simplement le manque de maturité de la tentative, mais la condamne dans son principe ». Autrement dit, ce n'est pas parce que l'on a pu parvenir à une « rationalité de poisson séché », qu'il faut se précipiter dans un « antirationalisme de l'emphase et de l'enflure, qui est, pour sa part, gonflé comme une baudruche et à peu près aussi consistant qu'elle. Ces deux adversaires sont tout à fait dignes l'un de l'autre » (*Ibid.*, p. 310).

³⁸ Lire *Peut-on ne pas croire ?* Agone, 2007. *Que peut-on faire de la religion ?* Agone, 2011.

³⁹ Bouveresse n'aimait guère « être qualifié de spécialiste de philosophie anglo-saxonne » : « Je me suis intéressé presque autant à la philosophie allemande et, quoi qu'on en dise parfois, j'ai écrit sur un nombre plus grand d'auteurs différente que bien des philosophes qui passent pour beaucoup moins spécialisés que moi. » (*Le Philosophe et le réel, op.cit.*, p. 86).

⁴⁰ *Le Philosophe et le réel, op.cit.*, p. 33.

cours du XXe siècle les exemples les plus remarquables, sa préférence pour « la philosophie des petits progrès et des petits pas », son goût pour Nietzsche, qui, comme Wittgenstein, « est un philosophe de l'immanence et – de même que Leibniz qui avait en horreur les *abstracta* – s'oppose aux fausses transcendances. »⁴¹

Du début à la fin, Bouveresse a estimé que la défense de la démocratie importait plus que celle de la philosophie, que l'on devait, comme le pensait aussi Valéry, un certain respect à la raison, à la sensibilité et à l'imagination du citoyen ordinaire. Et que ce n'était nullement exercer une quelconque forme de contrainte abusive que de demander aux gens de s'astreindre à respecter les règles minimales de la logique, car il est des formes de séduction philosophique qui constituent une violence douce, bien plus dangereuse. Il était persuadé, ainsi qu'il n'a eu de cesse de le rappeler dans sa leçon inaugurale⁴², que ce que l'on met sous le terme de « philosophie populaire », relève davantage d'une illusion des philosophes ou des médias sur ce en quoi consiste la « demande philosophique », et plus encore sur ce que sont les besoins « réels » du « peuple », un peuple à qui on demande rarement l'avis et dont on s'aperçoit, quand on l'interroge, qu'il n'a aucune hostilité pour la philosophie « spécialisée ». Musil avait raison, aimait-il rappeler, « lorsqu'il observait que l'hygiène concerne certainement tout le monde, mais tout le monde ne se sent pas forcément des goûts et une compétence d'hygiéniste. »⁴³

Partant, il considérait « l'argumentation, même si elle demande au destinataire un effort plus grand, comme plus démocratique que la simple tentative de séduction »⁴⁴, et que l'on devait bien plus « se méfier de l'étrange rôle qu'on voudrait aujourd'hui faire jouer au philosophe : on attend de lui qu'il fasse la morale à une société qui est dans l'ensemble totalement immorale. Plus la réalité vraie est celle de la compétition économique, du marché et du profit, plus on semble avoir besoin de gens qui rappellent que les grandes idées et les idéaux restent essentiels, même s'ils sont contredits de façon patente et presque insupportable par cette réalité. » C'est pourquoi, ajoutait-il, « il ne peut y avoir de rationalisme sans une bonne dose d'ironie. Neurath disait déjà que "l'humour est une précondition de la morale". J'ai envie d'ajouter sur le même ton que l'ironie est une précondition du rationalisme. »⁴⁵ Peut-être est-ce la dimension la plus connue de son esprit, dont l'un de ses meilleurs essais, sur Musil, « la science sourit dans sa barbe »⁴⁶, fait

⁴¹ *Ibid.*, p. 36.

⁴² *La Demande philosophique. Que veut la philosophie et que peut-on vouloir d'elle?*, L'Éclat, 1996.

⁴³ *Le Philosophe et le réel, op. cit.*, p. 62.

⁴⁴ *Le Philosophe et le réel, op. cit.*, p. 12.

⁴⁵ *Le Philosophe et le réel, op. cit.*, p.9-10. Voir Tiercelin, art.cit., 2012.

⁴⁶ « La science sourit dans sa barbe » [1978], repris in *La voix de l'âme et les chemins de l'esprit, Dix études sur Robert Musil*, Le Seuil, 2001, p. 90.

mesurer toute la saveur : celle d'un polémiste et d'un satiriste à la Kraus⁴⁷, capable de fustiger les délires et les charlataneries de ses contemporains sur un ton qu'on a trop souvent pris pour du moralisme, quand il n'est que la contrepartie de sa lucidité et de son honnêteté.

De Musil, il aimait dire que c'est « l'un des rares auteurs qui lui donnaient l'impression d'être toujours parfaitement honnêtes. Avec la plupart des autres, il y a toujours un moment où vous vous dites : “Mais là, il s'est facilité les choses, il n'est pas allé jusqu'au bout, il a sciemment ou inconsciemment omis des éléments qu'il aurait fallu prendre en considération.” C'est très difficile de dire cela de Musil, car son approche est tellement subtile et nuancée : on a l'impression qu'il est capable de considérer tellement d'aspects et de points de vue ! Et d'essayer toujours de le faire avec un minimum de sympathie. »⁴⁸ J'ai toujours pensé que cela s'appliquait parfaitement aussi à mon maître.

On se prend parfois à penser que Jacques Bouveresse a eu finalement de la chance de pouvoir vivre et écrire à une époque où la philosophie s'est portée aussi mal, en lui donnant l'occasion de restituer, par contraste, et à mille lieux d'un style obscur et héroïque, les œuvres passées et présentes les plus profondes et les plus originales de la discipline. Par le dialogue ininterrompu qu'il a eu avec elles, en écoutant certes la voix de l'âme mais en suivant surtout les chemins de l'esprit, car c'est lui qu'il importe d'organiser, il a été et restera celui qui a le mieux incarné, parmi les contemporains, et bien au-delà de la France, ce que la philosophie *peut* faire et ce qu'elle *doit* être.

⁴⁷ *Satire et prophétie. Les voix de Karl Kraus*, Agone, 2007.

⁴⁸ *Le Philosophe et le réel, op.cit.*, pp. 29-30 et pp. 87-88.